

## Traces

Sylvaine Tremblay

---

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15065ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Tremblay, S. (1992). Traces. *Moebius*, (54-55), 164–165.

## TRACES

Sylvaine Tremblay

*à Bertrand Bergeron*

J'ignore encore pourquoi j'ai toujours associé cet événement à un dimanche. La pluie peut-être ou bien les cloches. De toute façon on ne peut se fier à moi pour ce genre de précisions. Les jours m'apparaissent semblables ou alors un détail m'impose une évidence étrangère au calendrier.

Quel est votre nom? De quelles certitudes disposez-vous? Pourriez-vous me dire l'heure exacte? Comment étiez-vous habillée hier à quinze heures vingt? Vous est-il déjà arrivé d'être heureuse, brusquement, là, au coin d'une rue? Avez-vous mal en ce moment? Ou bien la seule vue d'un inconnu aperçu de l'autre côté de la fenêtre suffit-elle à vos rêves?

Je m'appelle Yves.

En ce moment je regarde la photographie que j'ai prise de vous lundi, non, dimanche. Pour moi vous aurez toujours l'air d'un dimanche. Vous marchiez sous la pluie. Les cloches se sont mises à sonner, longuement, dans l'automne, la grisaille, les nuages. Les cloches sonnent parfois

le lundi. Et puis je sortais du travail. Mais il m'arrive de travailler le dimanche.

Je suis musicien.

Certains disent de moi que je suis un musicien paresseux. Je n'arrive à composer qu'à partir de photographies ou de dessins. Les autres ne me laissent jamais indifférent; la plupart du temps leurs remarques me blessent. Peut-être parce que je ne sais pas quels doutes les traversent. Quand je me promène, je ramasse des bouts de papier froissés ou bien des feuilles mortes. Je les déplie soigneusement pour les ranger dans mon cartable à travers les partitions. Il reste toujours sur ces feuilles de hasard des lignes aussi fines que celles d'un visage ou d'une main. Votre visage par exemple. La pluie en souligne la rudesse, quelque chose de carré et de grave malgré les rides, leur délicatesse. Je passe des heures à contempler la beauté des trajets sans nombre qui s'y inscrivent comme sur les papiers froissés, les feuilles mortes, les partitions. Savez-vous reconnaître les dimanches? Sentez-vous les heures d'un mardi passer comme du sable sur votre peau? Que faites-vous la nuit lorsque vous avez envie de pleurer? Le samedi, en octobre, a-t-il pour vous le goût des pommes? Je ne parviens pas à vous imaginer une enfance.

Comment pensez-vous à l'eau? Les chats entrent-ils chez vous les soirs de canicule? Que contient ce sac que vous portez à l'épaule? Où alliez-vous de ce pas nonchalant, le jour où j'ai pris ce cliché?

Je n'ai pas cherché à vous revoir.

Ne le ferai pas, contrairement à mes habitudes. Il m'est souvent arrivé, lorsqu'une photographie me plaisait, de suivre quelqu'un, de le surprendre dans ces instants où, sans défense, un bâillement lui échappe, ou un sourire vague devant un enfant barbouillé de réglisse, des épaules affaissées dans l'attente, une main qui hésite à se poser sur un bras, ou un corps trop lourd soudain d'une douleur ancienne.

Je suis musicien.

Je souhaiterais trouver une enveloppe que vous auriez froissée dans un instant de rage.